

Parole de Vie

Jun
2022

Sommaire

Commentaire de la Parole de vie.....	2
Textes de Chiara Lubich et des Focolari.....	3
Bible TOB.....	9
Lettre de Moscou.....	10



de la
*Parole
de Vie*

« C'est toi le Seigneur ! Je n'ai pas de plus grand bonheur que toi ! » (Psaume 16,2).

La Parole de Vie de ce mois-ci est tirée du livre des Psaumes, qui rassemble les prières inspirées par Dieu au roi David et à d'autres. Elles nous montrent comment nous tourner vers Dieu. Chacun se retrouve dans les Psaumes, car ils touchent le plus intime de notre être et expriment les sentiments humains les plus profonds : doute, chagrin, colère, angoisse, désespoir, espoir, louange, action de grâce, joie. C'est pourquoi ils peuvent être prononcés par les hommes et les femmes de tous les temps, à tout moment de la vie.

« C'est toi le Seigneur ! Je n'ai pas de plus grand bonheur que toi ! »

Le psaume 16 était le préféré de nombreux auteurs spirituels. Une prière de Thérèse d'Avila dit : « Celui qui possède Dieu ne manque de rien : Dieu seul suffit ! » Un théologien de l'Église copte orthodoxe, Antonios Fikry Rofaïl, note que c'est le psaume de la résurrection, celui que l'Église récite aux premières heures du jour, car le Christ s'est levé à l'aube. Il ajoute que ce psaume nous donne l'espoir de notre héritage éternel. Il s'agit pour lui d'une parole d'or, un joyau de l'Écriture Sainte.

Essayons de prononcer cette parole en pensant à chaque mot.

« C'est toi le Seigneur ! Je n'ai pas de plus grand bonheur que toi ! »

À travers cette prière nous sentons que la présence aimante de Dieu englobe tout de nous et de la création, qu'il recueille notre passé, notre présent, notre futur. En lui, nous trouvons la force d'affronter avec confiance les souffrances rencontrées sur notre chemin, et la sérénité pour lever les yeux vers l'espérance.

Comment donc vivre la Parole de Vie de ce mois ? Voici l'expérience de C.D. : « Il y a quelque temps, j'ai commencé à ne plus aller bien. J'ai donc subi une série d'examens médicaux qui ont pris beaucoup de temps. Enfin, lorsque j'ai appris que j'avais la maladie de Parkinson, ce fut un coup dur ! J'avais 58 ans, comment était-ce possible ? Je me suis demandé pourquoi. Je suis professeur en sciences de la motricité et du sport, l'activité physique fait partie de moi ! J'avais l'impression de

perdre quelque chose de trop important. Mais j'ai repensé au choix que j'avais fait quand j'étais jeune : "Toi, Jésus abandonné, tu es mon seul bien !"

« Grâce aux médicaments, je me suis immédiatement senti beaucoup mieux, mais je ne sais pas exactement ce qui va m'arriver. J'ai décidé de vivre le moment présent. Après le diagnostic, il m'est venu spontanément d'écrire une chanson, de chanter mon OUI à Dieu : mon âme est remplie de paix ! »

Les paroles de ce psaume ont également eu un écho particulier en Chiara Lubich, qui écrivait : *« Ces simples paroles nous aideront à avoir confiance en lui, elles nous entraîneront à vivre dans l'Amour. Ainsi, toujours plus unis à Dieu et remplis de lui, nous mettrons et remettrons les bases nécessaires à notre être véritable, fait à l'image de Dieu ¹. »*

Nous voici donc, en ce mois de juin, unis pour élever vers Dieu cette « déclaration d'amour » ainsi que pour faire rayonner la paix et la sérénité autour de nous.

Letizia MAGRI et la Commission Parole de vie

- (1) Chiara LUBICH, *Parole de vie*, juillet 2001 ; cf. *Parole di Vita*, éd. Fabio Ciardi, Città Nuova, Rome 2017, p. 643.

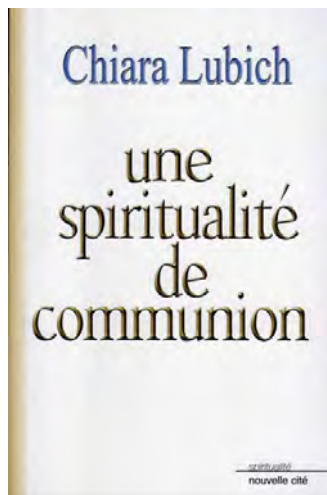
Textes de Chiara Lubich et des Focolari



Textes
de
Chiara Lubich
et des focolari

Points à souligner :

- Toi, Jésus abandonné, tu es mon seul bien.
- Ces paroles nous aideront à avoir confiance en lui.
- Elles nous entraîneront à vivre dans l'Amour.
- Toujours plus unis à Dieu, nous mettrons les bases nécessaires à notre être véritable, fait à l'image de Dieu.



Chiara LUBICH, *Une spiritualité de communion*, Nouvelle Cité 2004, p. 119-120.

La mort

« Ce n'est pas pour broyer du noir que nous pensons à la mort, mais parce que c'est une sagesse qui vaut tout l'or du monde [...].

« Plus nous apprécions, approfondissons la souffrance et plus nous comprenons que la mort est l'ultime offrande que nous pouvons faire sur terre, nous qui sommes revêtus d'un "sacerdoce royal". La mort est donc le sommet de notre vie ¹¹⁶. »

Il y a aussi de la joie à penser à la mort. Parfois, chez les Focolari, nous la voyons comme François d'Assise la voyait : notre sœur la mort.

« La mort signifiera, avons-nous aussi écrit, voir Marie, voir Jésus, si la miséricorde de Dieu nous le concède. Pourquoi alors entourer de deuil ce passage, même s'il [...] a lieu dans la réalité cruelle d'une agonie plus ou moins longue ou la désagrégation de l'enveloppe humaine de notre vie ¹¹⁷ ? »

Ceux qui voient la mort sont plutôt ceux qui entourent celui qui meurt et le voient mourir, tandis que le destin de celui qui meurt est de voir la vie, car la mort est la rencontre avec le Christ.

Il s'agit là d'une vérité de notre foi : nous verrons Jésus immédiatement. Voilà qui nous console immensément. L'apôtre Paul parle de son désir de s'en « aller et d'être avec Christ » (Ph 1,23). Il parle donc d'une existence avec le Christ qui succède tout de suite à la mort, sans attendre la résurrection finale (cf. 2 Co 5,8). Il est donc vrai qu'en un certain sens la mort n'existe pas, elle est la rencontre avec le Seigneur.

Préparons-nous à la mort, avant qu'elle n'arrive.

Agissons comme Jésus, qui a vécu pour son « heure ».

Chacun de nous aussi a son « heure ».

Nous avons intérêt à la mettre au sommet de nos préoccupations, de la même façon qu'elle est le couronnement de notre vie ici-bas.

Et prions pour ce moment, par exemple quand nous récitons le « Je vous salue, Marie », où nous répétons sans cesse : « Prie pour nous pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. »

Par conséquent, tant que nous sommes encore en bonne santé, vivons dans cette attente, en adoptant l'état d'esprit le plus adéquat : « C'est toi le Seigneur ! Je n'ai pas de plus grand bonheur que toi ! » (Ps 16,2).

Offrons-lui cette « heure » pour les finalités que Jésus nous a confiées.

En agissant ainsi, plus rien ne nous surprendra.



Marie
fleur de l'humanité
Chiara Lubich



Chiara LUBICH, *Marie, fleur de l'humanité*, Nouvelle Cité 2017, p. 173-174.

Un jour, au cours d'un voyage en voiture, j'écoutais l'*Ave Maria* de Gounod. Interprété magistralement, ce chant évoquait pour moi un voile très léger orné, çà et là, de broderies d'une grande finesse.

Cette écoute a élevé mon âme, me portant à l'union avec Dieu et, en lui, à l'union avec Marie, que Gounod célèbre de façon sublime.

C'était le jour de la fête de Marie, mère de Dieu, et j'étais toute saisie par sa « beauté indicible ». Si Dieu, ai-je pensé, l'a imaginée comme sa mère, sa mère en Jésus, Verbe incarné, splendeur du Père, la beauté de Marie devait être extraordinaire. Je n'arrivais pas à me la représenter.

Et je me suis mise à parler à Marie de ma venue auprès d'elle, dans un futur peut-être proche. J'ai alors eu le sentiment que sa présence faisait disparaître, en moi et autour de moi, tout ce à quoi je pouvais encore être liée sur cette terre, même ce qui est beau et bon.

Il m'a suffi, en effet, de penser à elle et d'évoquer sa beauté, pour que les mots : « C'est toi le Seigneur ! Je n'ai pas de plus grand bonheur que toi » (Ps 16,2) se gravent profondément en mon cœur.

Et j'ai compris que, ces vertus que je lui demande tous les jours de m'enseigner pour que ces mots deviennent la substance de ma vie, elle me les donnait, sans qu'elle ait besoin d'en faire la liste, sans me les expliquer ni m'exhorter à les vivre, mais simplement en se montrant.

Oui, la beauté, dont Marie est un modèle céleste, sauvera le monde.

J'ai compris tout cela en écoutant une musique qui était une œuvre d'art.



Chiara LUBICH, *La Présence de Jésus au milieu de nous*, p. 6-9

Experts et témoins

Quand je suis allée à Amman, on m'a demandé comment nous avons compris la présence de Jésus au milieu de nous, la première fois.

Pour répondre à cette question en étant pleinement fidèle à l'Esprit Saint, j'ai commencé par décrire les moments de notre histoire qui ont précédé. Par exemple, quand nous, premières focolarines, risquions de mourir sous les bombardements et que nous nous étions demandé s'il y avait une volonté de Dieu qui lui plaisait particulièrement, de façon à la vivre au moins ces jours-là. Le commandement nouveau de Jésus avait été la réponse, l'amour réciproque à la mesure de l'amour de Jésus, qui a donné sa vie pour nous.

J'ai rappelé ensuite le pacte que nous avons fait les unes avec les autres : « Je suis prête à mourir pour toi. – Et moi pour toi, etc. » Du fait de cet amour réciproque, nous avons observé un saut de qualité dans la vie chacune de nous. Pour la première fois, nous faisons l'expérience d'une paix unique, jamais connue auparavant. Nous faisons l'expérience d'une lumière qui donnait sens à tout ce qui nous concernait, l'expérience d'une nouvelle volonté persévérante à la place de la nôtre, souvent inconstante quand il s'agissait de mettre en pratique ce que nous avons décidé. Une joie pure, rare, jaillissait, une ardeur et un zèle nouveaux, pleins de vie...

Quelle en était la cause ? Jésus s'était rendu spirituellement présent parmi nous, parce que nous étions unies en son nom, c'est-à-dire en son amour. Cette paix, cette lumière, cette ardeur et cette joie le manifestaient.

Sa présence produit tous ces effets. Autrement, inutile de se faire des illusions : il n'est pas présent.

Par conséquent, ai-je conclu à Amman, nous avons compris qu'il était là quand nous pouvions *faire l'expérience* de sa présence.

Il ne s'agit pas, en effet, de croire à sa présence uniquement par la foi, parce qu'il l'a dit. Non ! Jésus parmi nous, nous le ressentons, nous pouvons en faire l'expérience. C'est la beauté et la grandeur de cette présence particulière à laquelle nous sommes appelés.

Du reste, l'expérience de son absence démontre aussi ce que j'affirme : quand nous ne nous aimons pas de cette façon, le chemin sur lequel nous nous sommes engagés n'a plus de sens, et les finalités qui nous sont proposées, tout ce que nous faisons, les prières, les actions, les études... n'ont plus de raison d'être. Dans ces moments-là, nous avançons comme des boiteux, comme des aveugles, à tâtons, nous sommes un fardeau pour nous-mêmes et pour les autres, nous sommes

ouverts à toutes les tentations. Il n'y a plus ni lumière, ni ardeur, ni protection, car Jésus n'est pas là.

Qu'y a-t-il là de vraiment nouveau ?

La nécessité absolue de considérer la présence de Jésus au milieu de nous comme « la norme des normes » et de faire l'expérience de tout ce qu'il apporte. Jésus désire – je le répète – que nous ne soyons pas seulement des personnes pieuses, mais des personnes qui le connaissent et reconnaissent sa présence parmi elles. Il désire que nous soyons des « experts » de Jésus au milieu de nous, car c'est ainsi seulement que nous pouvons être ses témoins pour beaucoup et que nous pourrions dire en vérité : « Nous l'avons vu, nous l'avons découvert dans la lumière dont il nous a éclairés, nous l'avons touché dans la paix qu'il nous a communiquée, nous avons entendu sa voix au fond de notre cœur, nous avons goûté sa joie incomparable, nous avons connu la merveille divine d'une nouvelle volonté qu'il nous a donnée, forte comme le diamant. » Et nous pouvons garantir qu'il est le plus grand bonheur.

Faisons en sorte que ce bonheur devienne patrimoine du plus grand nombre. Alors notre désir de voir le monde entier sourire deviendra réalité. Que désirer de plus ? N'est-ce pas là notre religion ? « Pour qu'ils aient en eux ma joie dans sa plénitude » (Jn 17,13), demandait Jésus à son Père.

Il faut qu'il soit toujours présent parmi nous, qu'il s'y trouve bien et que nous nous trouvions bien avec lui.

Voilà donc la perle que j'ai rapportée de l'Orient, une perle que nous connaissions, mais qui brille désormais encore davantage. Aimons-nous sans cesse de façon à pouvoir témoigner : « Je l'ai vu, je l'ai entendu... »



Igino GIORDANI, *La Révolution de la Croix*, Éditions Alsatia 1938, p. 96-99.

La Mère

Voici Marie, cette jeune fille qu'ont rêvée les Prophètes, celle qui fut, de toute éternité, au cœur du dessein de Dieu. L'attente des nations la sollicite. Toutes les victimes et toutes les douleurs, toutes les désillusions et toutes les misères de toute éternité l'attendaient ; celle dont l'amour sera cloué en croix.

Marie, il suffit d'évoquer son nom, de l'écouter battre dans sa pureté transparente, pour que la haine s'apaise, et que, dans la fosse étroite où nous nous débattons, l'arc-en-ciel ramène la promesse sereine du bonheur. Les prophètes de l'ancienne alliance, les poètes de la nouvelle, n'ont fait que

recueillir un reflet de sa splendeur. Il advient qu'un artiste, un Fra Angelico, un Giotto, un Luini, en saisisse un éclat. Qu'un poète la magnifie et en reçoive de la lumière : un Claudel, un Péguy. Depuis deux mille ans elle illumine l'art, elle rayonne sur la vie ; dans ce conflit de forces, de peuples, de classes, que nous nommons l'histoire, elle apporte cette note douce et consolante dont se marque la politique de son serviteur Saint Louis.

Depuis deux mille ans, répétant les paroles de l'Ange, des millions d'âmes quotidiennement l'évoquent. Une fois, dix fois, cent cinquante fois... Et, à chaque invocation, se rapprochant d'elle, reçoivent de sa grâce cette lumière que nulle représentation esthétique ne saurait donner. Lorsque la foi nouvelle combattait pour s'affirmer dans un monde hostile, les vieux soldats de la bataille chrétienne sentaient leur cœur fondre de tendresse à l'évocation de cette humble femme à qui Dieu avait donné le privilège de la maternité virginale. Et, plus tard les Croisés, de retour des rudes campagnes, apportaient à son autel, l'offrande votive de leur courage, de leur force à cette douceur.

C'est à elle que le peuple artisan du Moyen Âge élèvera les plus belles basiliques. De jeunes républiques communales se placeront sous sa bannière. Aux tournants des routes, le peuple campagnard, dans tous les pays de la terre, a vénéré son image mère, vierge, paisible dans l'amour, poignante dans la Passion, aux croisements dangereux des routes, aux carrefours solitaires, sur les cimes inaccessibles, parmi l'herbe et la fleur.

Dans le malheur elle est toute assistance. Mère qu'on appelle aux heures difficiles. Voici celle qu'invoquent les humbles femmes du peuple, aux peines sans limites, celle dont l'exemple soutient la mère de famille aux nombreux enfants, la travailleuse qui va aux champs sous la pluie dure ou le soleil cuisant ; celle qui console le malade, le pauvre, l'abandonné ; celle qui relève quand on trébuche.

Et quand l'homme tombe dans le désespoir, la haine, l'abrutissement satanique, voici celle qu'on hait, car sa pureté condamne. Elle a été haïe, insultée, profanée. Les scribes du Talmud ne lui pardonnaient pas d'avoir achevé le cycle de la Loi. Ces légalistes aiment la lettre : il était naturel qu'ils haïssent la vie. Des passages de la Mischna tentent de la diffamer dans son attribut essentiel, la pureté. Mais dans cette créature intouchée, la plus parfaite qui soit jamais sortie des mains du Créateur, le peuple chrétien a reconnu l'image humaine la plus haute, Vierge de pureté, Vierge de modestie.

Car elle est humble. Cette humilité est toute imprégnée de la souveraine puissance, toute dominée par la plus haute mission dont une créature humaine eût jamais été revêtue, celle de donner chair à Dieu. « Je suis la Servante du Seigneur... » Cette humilité qui accepte tout, et la haute mission et la terrible douleur, est celle qui écrase et désarme l'orgueil humain bardé de fer, abaisse les puissants, exalte les plus petits.

Tel est le sens de ce symbole de l'amour. C'est par elle que les chrétiens observent l'ordre de l'affection que le Maître a donné. Elle est la Mère et c'est dans sa demeure que les haines cessent, que les colères s'apaisent, et que le cœur s'ouvre aux sources de l'amour.



Psaume 16 (1-11)

01 Dieu, garde-moi, car j'ai fait de toi mon refuge.
02 Je dis au SEIGNEUR : « C'est toi le Seigneur ! Je n'ai pas de plus grand bonheur que toi ! »
03 Les divinités de cette terre, ces puissances qui me plaisaient tant,
04 augmentent leurs ravages ; on se rue à leur suite. Mais je ne leur offrirai plus de libations de sang,
et mes lèvres ne prononceront plus leurs noms.
05 SEIGNEUR, mon héritage et ma part à la coupe, tu tiens mon destin.
06 Le sort qui m'échoit est délicieux, la part que j'ai reçue est la plus belle.
07 Je bénis le SEIGNEUR qui me conseille, même la nuit, ma conscience m'avertit.
08 Je garde sans cesse le SEIGNEUR devant moi, comme il est à ma droite, je suis inébranlable.
09 Aussi mon cœur se réjouit, mon âme exulte et ma chair demeure en sûreté,
10 car tu ne m'abandonnes pas aux enfers, tu ne laisses pas ton fidèle voir la fosse.
11 Tu me fais connaître la route de la vie ; la joie abonde près de ta face, à ta droite, les délices éternelles.



« Et où est Vanja ? »

Giovanni Guaita, italien de naissance, est prêtre orthodoxe à Moscou. Après l'invasion de l'Ukraine, il a fait le choix de rester à Moscou, dans sa paroisse près de la place Rouge. Récemment, malade pendant plusieurs semaines du virus de la Covid, il a écrit un livre, dont voici quelques pages.

J'ai fait la connaissance du père Aleksandr Men dans les dernières années de sa vie, à l'occasion d'un baptême qu'il célébrait dans l'appartement d'amis. Sonja Rukova, une de ses paroissiennes qui lui servait de secrétaire, avait écrit mon nom dans l'agenda du père Aleksandr, non pas « Giovanni », mais le diminutif de la variante russe de mon nom, Vanja, et dans son carnet, elle m'avait écrit en détail comment me rendre à sa petite église du village de Novaya Derevnja : en train de Moscou à Pushkin, puis en bus, et elle avait seulement écrit les initiales « p.A. ». C'était en 1987, et au milieu des années quatre-vingt, le père Aleksandr venait d'avoir des problèmes avec le KGB à cause de ses contacts avec des étrangers. Quand je suis arrivé à la petite église de Novaya Derevnja, à la fin de la longue liturgie, le père Aleksandr était sorti de l'église en demandant d'une voix forte : « Et où est Vanja ? »

L'une des premières choses qui m'a frappé était son incroyable capacité à se lier avec n'importe qui. Je n'étais guère plus qu'un gamin à l'époque, jeune étudiant universitaire, lui un théologien renommé. Pourtant, en me parlant, il se mettait presque sur un pied d'égalité, je ne ressentais aucune crainte. Une autre fois à Novaya Derevnja, j'ai remarqué que, de la même manière, il s'adressait à tout le monde : depuis les enfants et les petites vieilles de la

campagne aux représentants de l'*intelligentsia* qui venaient le voir de la capitale. Le père Aleksandr était un vrai prêtre qui savait trouver un langage commun avec absolument tout le monde.

L'orthodoxie n'est pas un musée

Je me souviens de mes rencontres avec lui, de nos dialogues, de mes confessions. Ces rencontres m'ont tout d'abord permis de comprendre que pour lui, l'orthodoxie n'était pas un phénomène de musée ni une nouvelle idéologie nationale russe, ni l'idéalisation banale d'un passé mythique. Lorsqu'il parlait ou écrivait sur l'orthodoxie ou le christianisme, le père Aleksandr utilisait beaucoup plus souvent des verbes au présent qu'au passé. Pour lui, la foi chrétienne, ou orthodoxe, c'était d'abord le Christ ressuscité, qui est toujours ici et maintenant. Le Ressuscité est contemporain des hommes de tous les temps et est donc toujours présent, toujours moderne. Pour le père Aleksandr Men, l'orthodoxie est une église missionnaire qui ne craint personne et dialogue avec tout le monde. Une église prête, selon les mots de Paul, à se faire « tout à tous » pour sauver quelqu'un, une église qui propose sa proclamation au monde moderne et s'efforce donc de lui parler dans sa propre langue, qui apprécie la culture et les valeurs de la société contemporaine.

Selon le père Aleksandr, tout ce que l'homme crée de beau, toute aspiration humaine à la création, à la justice et au progrès a un rapport direct avec le Christ et son Église. Il a écrit : « La grandeur de l'homme en tant qu'image et ressemblance du Créateur réside dans la possibilité de participer à la construction du Royaume. Quand la victoire sur le mal sera totale, tout ce que des millions d'êtres intelligents ont rêvé, attendu et préparé se réalisera. Tout ce qu'il y a de plus beau, parmi ce que l'humanité a créé, entrera dans le Royaume éternel ; l'époque des enfants de Dieu, que la Bible ne décrit que brièvement, commencera. Pourtant, alors même que ce monde est imparfait et rempli d'horreur et de souffrances, la force et la gloire du Messie peuvent y être reconnues [...]. La lumière du Royaume, qui nous fascine, brille à l'horizon ; mais ses reflets sont visibles à côté de nous dans les petits faits de notre vie, dans les événements quotidiens, dans nos joies et nos souffrances, dans le renoncement à notre moi et le dépassement des épreuves. Ici et maintenant, nous pouvons goûter du Royaume : il est dans les étoiles et les fleurs, dans le réveil de la nature au printemps et dans l'or de l'automne, dans le bouillonnement du ressac et dans le crépitement de la pluie, dans les couleurs de l'arc-en-ciel et dans la musique, dans l'audace du penseur et le génie de l'artiste, dans la lutte et la connaissance, dans l'amour et la prière... » (*Jésus, le Maître de Nazareth*, p. 145-146).

L'écrivain et son héros

Après la mort du père Aleksandr, l'idée m'est venue de traduire en italien le meilleur de ses livres, sur la vie de Jésus. Ce livre a été une rencontre avec la foi pour des milliers de personnes en Russie, à l'époque soviétique et encore aujourd'hui. J'ai pensé à le traduire en signe de gratitude envers l'auteur. L'éditeur italien avait quelques doutes sur la faisabilité de ce projet. Rome est le siège des plus importantes universités pontificales aux orientations théologiques les plus variées, de l'Institut biblique, de l'Institut liturgique, etc. L'éditeur italien avait quelques doutes sur la faisabilité de ce projet. Une grande partie de la littérature

théologique mondiale est traduite en italien : quel sens cela avait-il de traduire encore une autre vie du Christ, d'autant plus écrite par un prêtre russe à l'époque soviétique ? Les doutes de l'éditeur n'étaient pas exactement infondés. Ma traduction italienne est sortie en septembre 1996. Fin novembre, en prévision des ventes de Noël, l'éditeur a dû imprimer à la hâte une deuxième édition, car la première avait été épuisée en moins de deux mois !



Jésus, le Maître de Nazareth, Nouvelle Cité 1999

En 1998, Nouvelle Cité m'a demandé de traduire le livre. Le français est ma deuxième langue après l'italien. J'ai donc traduit le même livre deux fois, dans deux langues différentes. La France est certes un pays plus sécularisé que l'Italie, mais le livre a eu encore plus de succès. En 1999, je suis allé en France avec le père Georgij Tchistjakov pour lancer le livre. Il y a eu une magnifique présentation à Paris, à laquelle a assisté le cardinal Lustiger, qui avait rencontré le père Aleksandr en Russie, était présent. L'édition de ma traduction française a fini à la Foire du livre de Francfort, après quoi, dix ans après la mort du père Alexandre et au tournant du millénaire, les traductions les plus diverses sont apparues : en anglais, en espagnol, en allemand, en portugais, en roumain... Aujourd'hui, le livre a déjà été tiré à plus de quatre millions d'exemplaires en russe, et il est constamment réimprimé. Publié en France sous le titre *Jésus, le Maître de Nazareth*, il est publié en seize langues, et d'autres traductions sont en cours.

Dans ce livre, le père Aleksandr a réussi à maintenir un bon équilibre entre le caractère scientifique du texte et l'accessibilité du récit. Avec une grande habileté, il raconte les événements évangéliques, met en scène les dialogues, dose l'action et la narration dans les justes proportions ; il nous montre que le drame du Christ devient en même temps le drame intérieur des apôtres, de Ponce Pilate, de Judas et des autres. Le plus grand mérite littéraire de l'œuvre, à mon avis, est l'approche de l'auteur dans la description du personnage principal, Jésus-Christ. C'est le véritable secret du livre. L'auteur semble connaître personnellement son héros. Les écrivains ne parviennent pas toujours à être convaincants dans la présentation de la figure du personnage principal. Mais Aleksandr Men connaissait vraiment son héros personnellement...

Ils n'ont pas abandonné le Christ

Quel est l'héritage spirituel d'Aleksandr Men ? Dans l'épilogue de son livre sur Jésus de Nazareth, il écrit que « L'annonce de l'Évangile... apporta l'espérance aux humiliés et aux désespérés, insufflant en eux l'énergie et la vie. Le christianisme... a condamné les oppresseurs de toutes sortes, a élevé la femme à une pleine dignité, a provoqué le déclin du servage... Le levain du christianisme est devenu... source d'un dynamisme que cinquante mille ans d'existence de l'homme n'avaient pas connu. À toute époque, l'homme découvre dans le Nouveau Testament des veines inépuisables de créativité... Les idéaux de justice, fraternité, liberté, abnégation, la foi en la victoire finale du bien et en la valeur de la personne humaine, bref, tout ce qui s'oppose à la tyrannie, au mensonge et à la violence, puise, parfois inconsciemment, à l'eau vive de la source évangélique » (*Jésus, le Maître de Nazareth*, p. 385-386). C'est le credo du père Aleksandr, sa vision de la foi chrétienne.



Giovanni Guaita dans l'institution qu'il a créée pour les enfants gravement malades

L'avant-dernier paragraphe du livre contient son idée d'un christianisme qui n'est pas d'hier, nostalgique, et d'une église qui n'est pas fermée sur elle-même et autoréférentielle, mais ouverte et projetée vers l'avenir : « Les siècles écoulés depuis le matin de la Résurrection en Judée ne sont en réalité que le prologue de la plénitude humaine et divine de l'Église, le tout début de ce que Jésus lui a promis. Cette vie nouvelle n'a donné que ses premières et encore tendres pousses, car la religion de la Bonne Nouvelle est celle de l'avenir. » Ces mots du père Aleksandr sont bien connus et sont souvent cités. Mais peu prêtent attention à la suite de cette phrase : « Néanmoins, le Royaume de Dieu est déjà là : il est dans la beauté du monde et partout où le bien règne parmi les hommes, dans les vrais disciples de Jésus, dans les saints et les chrétiens authentiques, dans tous ceux qui veulent le suivre et n'abandonnent pas leur maître au milieu des épreuves les plus dures de son Église... »

Ces mots, d'une actualité brûlante à l'époque soviétique où ils ont été écrits, n'ont rien perdu de leur pertinence aujourd'hui. De tout temps, les saints, canonisés ou non, sont ceux qui sont prêts à suivre leur maître jusqu'au bout, parce qu'ils ne veulent pas l'abandonner « au milieu des épreuves les plus dures de son Église ». C'est l'exemple le plus important qu'Aleksandr Men m'ait laissé.



Giovanni Guaita dans son église près de la place Rouge

La parole de vie est une publication du mouvement des focolari.
Vous la retrouverez sur le site www.focolari.fr,
y compris en diaporama.
Vous la trouverez également dans la revue Nouvelle Cité
et sur le site <http://parole-de-vie.fr/>
qui publie aussi des versions textes et images pour les enfants et les ados.
Elle existe aussi en braille.
Traduite en 91 langues ou dialectes,
elle est diffusée dans le monde par la presse,
la radio, la télévision à plus de 14 millions de personnes.
Édition numérique : Nouvelle Cité 2022